

TOUT UN MONDE QUI S'EFFACE

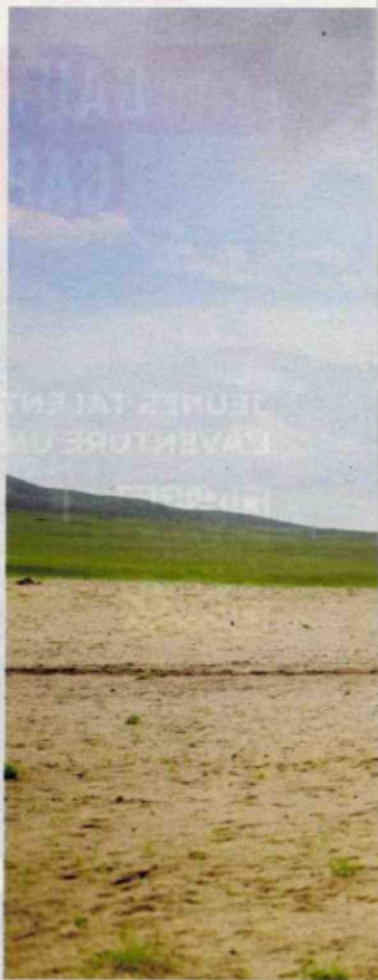
La salamandre se fait aussi rare que la neige à Noël ou que l'herbe en Mongolie... Comment préserver des écosystèmes que l'on a oubliés? Des projets s'attaquent à l'amnésie environnementale.

Face à l'objectif, une carotte a pris la pose en gros plan et en couleur. Objet numéro 102, précise la légende. Le cliché a été posté de Stuttgart, en Allemagne, et accompagné d'un récit a priori anodin mais qui raconte, à hauteur d'homme, un monde disparu, ou en voie de disparition. «*Ma fille aînée a eu 15 ans cette année. Avant, nous faisons des bonshommes de neige ensemble chaque année à la période de Noël. Le bonhomme de neige avait une carotte en guise de nez. Quand elle avait 3 ans, nous avons fait un bonhomme de neige plus grand que moi dans le jardin de ses grands-parents. Lorsque ma fille avait 8 ans, le bonhomme de neige n'atteignait plus que la taille de deux longueurs de carotte. Ces dernières années, il n'y avait pas de neige à Noël dans le jardin des grands-parents. Il est probable que cette carotte ne devienne plus jamais un nez.*»

Une banale carotte peut-elle ranimer nos mémoires perdues, et raconter un monde mouvant, d'où s'évanouissent à grande vitesse flocons et bonshommes de neige? C'est le pari d'un formidable site développé par le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) et le Museum für Naturkunde de Berlin. Histoires de nature est une plateforme de sciences participatives d'un genre et d'une échelle inédits : chacun, jeune ou âgé, rural ou citadin, peut y déposer un objet, ou tout type de document (carte postale, enregistrement, article...) venu du passé, qui témoigne des changements environnementaux, et y consigner son histoire. Parmi la centaine d'archives déjà collectées, notre légume (visiblement issu de l'agriculture conventionnelle tant il est bien calibré) voisine avec un article de l'Unesco, daté de 1972, qui fait l'apologie d'un pesticide (aujourd'hui interdit), une boîte d'allumettes à l'effigie d'une salamandre (désormais menacée), ou une paire de bottes en peau de

Par
Weronika
Zarachowicz
Photo
Daesung
Lee

À LIRE
La Mémoire collective en question(s), dirigé par S. Gensburger et S. Lefranc, éd. PUF. À paraître le 11 janvier.



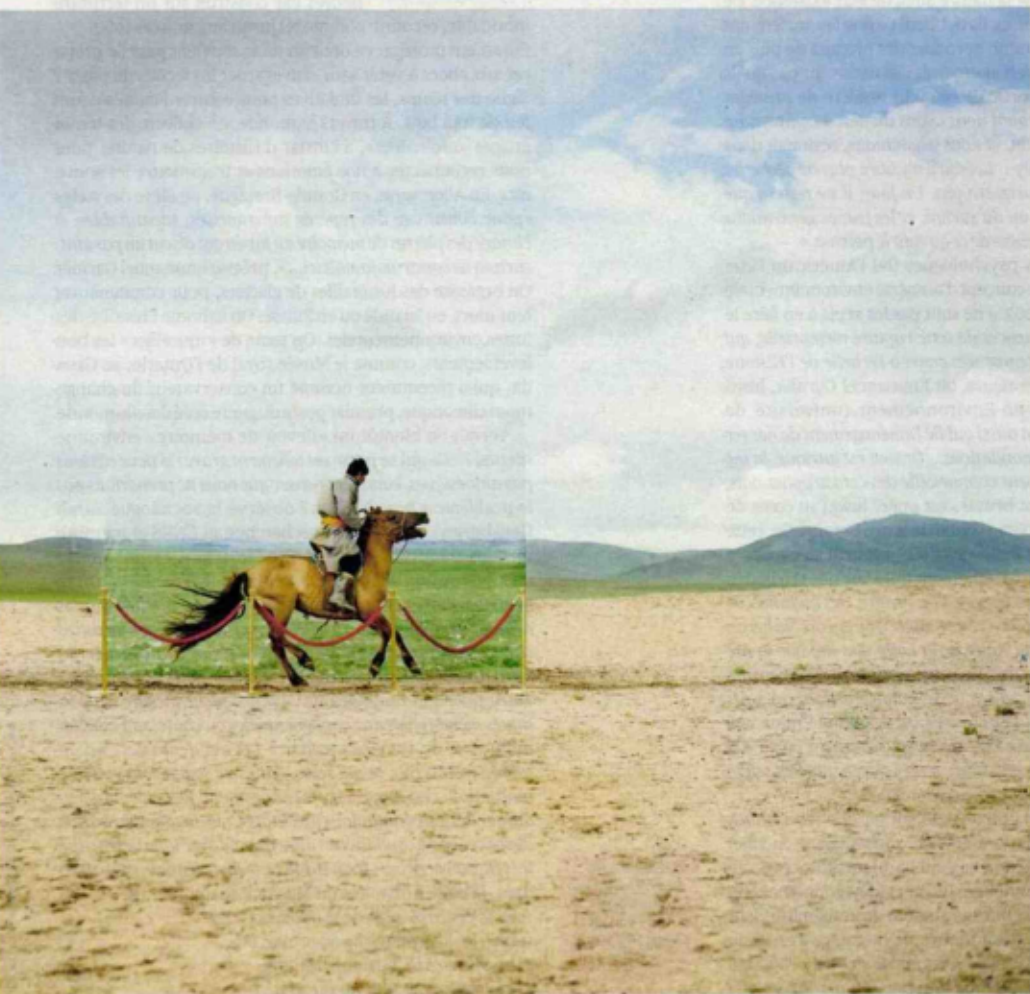
phoque de la marque Spitzberg (du nom d'une île de l'océan Arctique, où la température a augmenté deux fois plus vite que la moyenne mondiale) (voir page 38). « Avec le recul, écrit leur propriétaire jurassien, ces après-ski, achetés à mon épouse à la fin des années 1960, sont un symbole de cruauté envers les animaux et d'une atteinte à la biodiversité, la peau provenant de jeunes phoques. Devenus inutiles, et bien que le mal soit déjà fait, nous n'imaginons même pas de les céder, une sorte de honte de les avoir achetés. Un objet de musée semble la seule destination acceptable. »

Une photo et quelques clics plus tard, les voilà archivés dans ce qui n'est pas (encore ?) un musée mais une amorce de collection, numérique et participative, des bouleversements environnementaux vus à travers nos objets les plus quotidiens, les plus familiers, et ce qu'ils charrient en nous de souvenirs et d'émotions. « Ce projet part d'un constat : la difficulté pour le citoyen d'appréhender, de se souvenir des changements, notamment en matière de biodiversité, explique Frédérique Chlous, directrice du département Homme et Environnement du Muséum. Prendre conscience

des déclin d'abondance, des 30 % d'oiseaux communs en moins, des 70 % de biomasse d'insectes disparus, est complexe, d'autant que ces disparitions sont relativement silencieuses et que nous ne disposons pas d'un indicateur unique. » Comble du paradoxe, dans une époque qui révère la mémoire comme jamais, qui exhume, date, numérise, nous vivons cernés d'hécatombes qui ne s'inscrivent pas, ou si peu, en nous. Nous y assistons sans les remarquer, limités par nos sens, par nos modes de vie qui nous isolent de plus en plus du reste du vivant. Comment se souvenir par exemple des insectes, »

PRÉSENT RÉVOLU

Pour témoigner des effets du changement climatique sur le déclin du nomadisme traditionnel mongol, le photographe coréen Daesung Lee met en scène dans sa série « Archéologie futuriste » des images imprimées d'individus réels au cœur de lieux désertifiés. Par ces fictions, il confronte ce qui demeure et ce qui n'est plus.



Photographie tirée de la série de Daesung Lee « Archéologie futuriste ».

quasi invisibles à nos yeux, et donc à nos consciences, et que nous considérons souvent comme des « nuisibles » alors qu'ils sont indispensables aux écosystèmes ?

« Nous avons tous tendance à oublier quel était l'état de la nature autrefois, constate Frédérique Chlou. Ce phénomène, identifié scientifiquement sous les termes "amnésie environnementale", nous fait perdre notre sens critique face à la situation actuelle. » En 1995, le biologiste Daniel Pauly a été le premier à formaliser ce processus sous le terme savant de *shifting baseline syndrome* (syndrome des changements de références), en observant l'accoutumance des pêcheurs à la diminution des stocks de poisson. Ceux-ci, comme la plupart des gens, considèrent l'état de la planète qu'ils ont connue au début de leur carrière (ou de leur vie) comme étant l'état « normal », le point de référence à partir duquel ils vont mesurer les évolutions de la nature au fil de leur existence. De génération en génération, ils oublient ce que les anciens ont connu et évaluent comme normaux des niveaux de plus en plus dégradés, sans s'en apercevoir : ils ne savent pas qu'ils ont déjà perdu une partie de ce qu'ils essaient de protéger. « Ce qui explique pourquoi nous avons du mal à comprendre la gravité de la situation, et nous y habituons, résumait dans nos pages Daniel Pauly. Lorsqu'il n'y aura plus de pêcheries, l'humanité ne le remarquera pas. Un jour, il ne restera que du poisson d'élevage, ou du surimi, et les jeunes générations n'auront plus les références de ce qu'était le poisson. »

Les écologues, les psychologues (tel l'Américain Peter Kahn, qui a formulé le concept d'amnésie environnementale générationnelle en 2002) ne sont pas les seuls à en faire le constat. « Les conséquences de cette rupture mémorielle, qui s'est produite sur un temps très court à l'échelle de l'Histoire, sont multiples et dramatiques, dit Emmanuel Garnier, historien au CNRS Chrono-Environnement (université de Franche-Comté). On a aussi oublié l'aménagement de nos territoires, les risques d'inondations... Or tout est intriqué, la mémoire de l'environnement comme celle des catastrophes naturelles. » Cet effacement brutal s'est opéré jusqu'au cœur de notre langue. En témoigne l'oubli de notre toponymie, cette science des noms de lieux qui nous a fourni siècle après siècle des indications extrêmement fines sur nos territoires, leurs habitants et leurs usages. « En France, des quantités de lieux en "vaivre", en "voivre", en "vouivre", ou encore "la héronnière", fréquent dans la vallée de la Loire (qui indique la présence de hérons et donc de zones marécageuses), désignent des lieux humides, pour que nul n'oublie la dangerosité de ces zones, et où il ne fallait surtout pas construire, explique Emmanuel Garnier. Depuis la fin du XIX^e siècle, plus encore à partir des années 1960, cette connaissance a été effacée, parfois sciemment, au nom du développement économique. »

Alors que l'exode rural s'amplifiait (et que les « autochtones », porteurs de cette mémoire, s'installaient en ville), que les grands choix d'aménagement du territoire préconisaient de nouveaux modèles paysagers (développement du littoral, destruction du bocage au nom du remembrement, etc.), que l'on urbanisait à tout-va, la mémoire s'est disloquée. « Difficile de préserver une connaissance historique qui désigne les zones à risque quand les représentants de l'État, les



Histoires de nature collectées de objets témoins des changements du climat.

collectivités ont promu l'expansion urbaine tous azimuts, y compris sur ces territoires. Nous avons construit un monde sur l'oubli de ce qui le soutient. Et nous avons oublié notre vulnérabilité, alors même qu'elle augmente avec le bouleversement climatique. » Ce constat vaut aussi pour les casernes de pompiers, les gendarmeries, les hôpitaux, de plus en plus souvent installés... dans des zones inondables. Tel l'hôpital de Carcassonne, inauguré quatre ans avant les violentes pluies ayant touché le département de l'Aude en octobre 2018, et submergé en quelques heures car construit sur un territoire

inondable, reconnu comme tel jusqu'aux années 1960.

Comment protéger ce dont on ne se souvient pas ? Se préparer aux chocs à venir sans sauvegarder les leçons du passé ? Signe des temps, les initiatives pour contrer l'amnésie font feu de tout bois. À travers le monde, on collecte des témoignages « ordinaires », à l'instar d'Histoires de nature, pour nous reconnecter à nos émotions et transmettre les souvenirs. En Allemagne, en Grande-Bretagne, on élève des stèles « pour constituer des repères sanctuarisés, identifiables, à l'image des pierres de mémoire au Japon qui disent au passant : surtout ne construis jamais ici... », précise Emmanuel Garnier. On organise des funérailles de glaciers, pour commémorer leur mort, en Islande ou en Suisse. On exhume l'histoire des luttes environnementales. On tente de « muséifier » les bouleversements, comme le Musée royal de l'Ontario, au Canada, qui a récemment nommé un conservateur du changement climatique, premier poste du genre créé dans le monde.

Verra-t-on bientôt un « devoir de mémoire » environnemental ? « Ce qui se passe est tellement grave : si nous n'étions pas amnésiques, comment penser que nous ne prendrions pas le problème à bras-le-corps ? observe la sociologue Sarah Gensburger, directrice de recherches au CNRS et membre du conseil scientifique d'Histoires de nature. On présuppose que si on voyait, si on savait, on agirait différemment. On retrouve en matière d'environnement les mêmes attentes que vis-à-vis des politiques mémorielles, au sujet de la Shoah ou de l'esclavage : s'appuyer sur la mémoire pour transformer les attitudes. Ce qui est loin d'aller de soi... » Sans oublier cette autre question dérangeante : « Dans quelle mesure ces politiques mémorielles accompagnent-elles ou contestent-elles les mutations de l'environnement ? Les rendent-elles "acceptables" ? Préserver ce qui reste, dans une logique de patrimonialisation, c'est aussi acter le changement. Regardez le débat autour des parcs nationaux aux États-Unis : la sanctuarisation d'espaces époustouffants est allée de pair avec une destruction incontestable et sans frein sur le reste du territoire. » En attendant, la boîte à histoires du Muséum se remplit... ●

1 Lire Télérama n° 3801, du 16 novembre 2022

2 et voir le site www.changing-natures.org

3 Lire Télérama n° 3617, du 8 mai 2019.

4 Lire Télérama n° 3519, du 22 juin 2017.